

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 43

Nachruf: Louis Monnet
Autor: V.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou à six Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

† LOUIS MONNET

Un coup terrible frappe le *Conteur vaudois*: Louis Monnet, son fondateur et rédacteur en chef, n'est plus. Le mal qui le minait sourdement depuis quelques années l'a enlevé le 22 octobre à ce journal dont il était l'âme, à ce journal auquel il s'était donné tout entier. Depuis quarante ans, le *Conteur* et lui ne faisaient qu'un. Sans doute, son activité s'exerça dans divers autres domaines: dans la librairie et la papeterie, au secrétariat de l'ancien Conseil de santé, au Grand Conseil, au Conseil communal, comme conférencier, comme tireur, comme major de table attitré de la Société des carabiniers de Lausanne, mais il ne fut vraiment lui que dans son cher organe. Il se faisait gloire d'être avant tout « Louis Monnet du *Conteur* »; c'est comme tel qu'il était devenu populaire dans tout le canton, et la postérité ne séparera pas son nom de celui du *Conteur vaudois*.

Louis Monnet était originaire de Grancy. Il naquit le 2 mai 1831 et fut élevé à Lausanne. Ses parents le mirent à l'École normale; mais il en sortit avant d'avoir obtenu son brevet définitif d'instituteur, ne se sentant pas fait pour cette carrière. Déjà les lettres l'attiraient. Il s'enthousiasma à la lecture des *Odes* et *Ballades* et des *Feuilles d'automne*, de Victor Hugo. Suivant à la lettre ce précepte de son poète favori:

Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie,
il chante ce que ressent son cœur de Vaudois, épris des beautés naturelles du canton, de sa vie facile, de la générosité de ses vins. « La poésie a toujours été pour moi un délassement bien doux, dit-il dans la préface de ses *Prémices*. Je lui dois mes plus chères jouissances et ces heureux moments où nous vivons pour ainsi dire des sentiments du cœur; où nous retrouvons sa voix dans les secrets de la nature, qui semble parfois sympathiser avec notre âme dans le plaisir ou dans la douleur; ces moments où nous souffrons patiemment le choc du monde, l'ingratitude, la froide indifférence;... ces moments où l'on peut, le cœur gros de souvenirs ou d'une tristesse dont on cherche vainement la cause, quitter sans regret la fanfare d'une fête, le bruit et les distractions de la foule, pour se retirer dans la solitude et chercher quelque consolation dans sa pensée!... C'est la poésie qui m'apprent à conserver quelque fraîcheur dans mes impressions. »

En 1851, Louis Monnet part pour Paris et trouve un emploi à la librairie Meyrueis. Mais il était trop foncièrement Vaudois pour se plaire longtemps à l'étranger. Il ne tarda pas à rentrer à Lausanne et à ouvrir, rue Haldimand, puis rue Pépinet, un magasin de librairie et de papeterie. En même temps, il devient le secrétaire du Bureau de santé du canton, à la tête duquel se trouvait le docteur Recordon. Ces fonctions ne lui prenaient que

* *Prémices, récréations poétiques*. Lausanne, Genève et Paris, 1856.

les matinées, de sorte qu'il pouvait consacrer le reste de son temps à son commerce et à son journal.

C'est en novembre 1862 que, avec M. Henri Renou, il fonda le *Conteur vaudois*. En 1863, M. Renou s'étant retiré, le journal parait sous la direction de Louis Monnet et de M. Samuel Cuénoud, le directeur actuel de l'Union vaudoise du Crédit; puis, cinq ou six ans plus tard, il passe entre les seules mains de Louis Monnet, qui devait en rester le chef jusqu'à sa mort. Au commencement de 1900, affaibli par l'âge et la maladie, le défunt fit bien à celui qui trace ces lignes l'honneur de l'associer à ses travaux; mais il n'en demeura pas moins le rédacteur principal jusqu'au jour où la plume lui tomba de la main.

Après des débuts modestes, le *Conteur* connut peu à peu le succès. Son genre bien vaudois avait plu. Des diverses parties du canton lui venaient des collaborations aussi précieuses que spontanées. Magistrats, professeurs, historiens, pasteurs, avocats, simples particuliers envoyaient des articles en français ou en patois. Le journal de Louis Monnet compta au nombre de ses collaborateurs les plus fidèles et les plus appréciés les professeurs Nessler, Jules Besançon, Louis Favrat, C.-C. Dénézéaz, le pasteur Combe, de la Tour-de-Peilz, J. Zink, secrétaire de la Commission des écoles, le docteur Rouge, Croisier, directeur des carrières de St-Triphon, le poète Oyez-Delafontaine, Blanvalet, Julien Blanchard, Marc Marguerat, Marc Duveluz, Lucien Reymond, pour ne citer que les morts, et encore cette liste est-elle bien incomplète.

Louis Monnet avait su faire d'emblée du *Conteur* l'organe de ralliement des écrivains et des lecteurs amoureux de vaudoiseries. Dès les premiers numéros, les citoyens les plus divisés en politique ou en religion y voisinaient et y fraternisaient, heureux d'abandonner un instant les discussions irritantes pour célébrer, chacun à sa manière, la bonne terre vaudoise. Au milieu de leurs articles, ceux du rédacteur en chef se distinguaient par un don d'observation très marqué, par leur note humoristique et leur bonhomie. Tous les abonnés du *Conteur* ont encore présentes à la mémoire les amusantes histoires de *Favey et Grognuz*, que leur auteur réunit en deux ou trois petits volumes qu'on s'arrachait.

Possesseur d'une bibliothèque riche en ouvrages sur l'histoire vaudoise, connaissant le canton comme sa poche, ayant des relations jusque dans les villages les plus reculés, Louis Monnet était on ne peut mieux documenté sur l'histoire anecdotique de notre pays, et, comme il contaït aussi agréablement de vive voix que dans son journal, c'était un rare plaisir que de l'entendre. Il savait sur les institutions, sur les coutumes, sur les anciennes familles vaudoises, un tas de jolies choses qu'après lui les lecteurs du *Conteur* ont été les premiers à connaître.

Rien n'égalait sa joie quand un ami lui ra-

contait quelque historiette inédite ou qu'il en trouvait le thème en déchiffraït de vieux manuscrits, en revenant d'une promenade ou d'une séance du Grand Conseil ou du Conseil communal. Mais, pour le rendre tout à fait heureux, il fallait que la note gaie n'y fit pas défaut. « Le *Conteur* n'est pas et ne doit pas être un journal triste. » Combien de fois ne lui avons-nous pas entendu répéter cela dans l'entresol de la rue Pépinet! C'est là qu'il rédigeait, entouré des siens: M^{me} Monnet lisant la « copie » de quelque article dont il corrigeait l'épreuve; le fils aîné, depuis longtemps le bras droit de son père, écrivant un premier *Conteur* ou une boutade pour la dernière page; le cadet, attendant les feuillets pour les porter à l'imprimerie.

Parfois, le rédacteur en chef n'était pas de la meilleure humeur. Les articles que ses amis lui avaient promis n'arrivaient pas; il fallait courir après M. X ou M^{me} Trois-Etoiles. Ou bien, la copie était arrivée, mais, hélas! elle ne valait rien pour le *Conteur*: parfaitement plate, ou lugubre, ou encore trop savante. Et comme l'imprimeur talonnait la rédaction, Louis Monnet vidait le portefeuille aux réserves suprêmes, faisait jaillir de son cerveau quelque joyeuse fantaisie, donnait des idées à son entourage et, le numéro achevé, idées de bon cœur en voyant qu'il était plus réussi que s'il eût été préparé longtemps à l'avance.

Notre ami avait trop de bon sens pour prétendre que le *Conteur* fût toujours également intéressant. Quel est au reste le journal qui puisse se vanter d'avoir atteint à cet idéal? Mais si ses lecteurs ont pu constater des imperfections, dont Louis Monnet était le premier à se rendre compte, ils n'ont, que nous sachions, jamais eu l'occasion de dire que le *Conteur* était sorti de son rôle de petite feuille patriotique et franchement vaudoise, doucement satirique, jamais méchante.

De même que Louis Monnet aimait passionnément son canton, qu'il en vénérait les traditions, il avait pour la dignité de ses lecteurs le plus saint respect. Il refusa toujours d'accueillir, dans les colonnes de son journal, les récits qui ne lui semblaient pas pouvoir être lus de chacun, fussent-ils de ses meilleurs amis.

Ainsi, sans dévier de la voie qu'il s'était tracée, il a dirigé le *Conteur vaudois* de 1862 à la fin de 1901, faisant aimer les hommes et les choses du canton de Vaud, tout en amusant ses lecteurs. Ceux-ci lui ont donné, de son vivant, trop de marques d'estime et de sympathie pour ne pas être, comme nous, douloureusement affectés par sa mort.

V. F.

Tous les journaux ont consacré à Louis Monnet des articles fort sympathiques.

La *Gazette de Lausanne* dit:

L'œuvre de sa vie et ce qui restera de lui, c'est son *Conteur vaudois*. Il porte bien la marque de son rédacteur en chef ce petit journal au ton familier et doucement railleur qui, chaque samedi, s'en va porter à ses lecteurs des anecdotes, des his-

torielles du vieux temps, des récits en patois ou en demi-patois, des moralités et des contes, tout cela gentiment dit, dans la manière du pays. Il n'y faut chercher ni la profondeur de la pensée, ni inquiétude devant le grand problème de la vie, ni trouble d'âme au contact des conflits de devoir ou des passions. Louis Monnet prenait l'existence comme elle lui venait, avec ses petits bonheurs et ses déconvenues, les uns compensant les autres, et envisageait le tout avec la résignation enjouée du sage, qui se venge des contrariétés par un bon mot. Il avait de l'esprit, de la gaieté, le don de discerner chez son prochain le fort et le faible et les petits travers de la vanité. Il faisait part au public de ses observations, gentiment, sans insister, avec, dans l'expression, une certaine gaucherie et une certaine imprécision le plus souvent voulues, parce qu'il craignait que le mot propre ne blessât. Cela est bien vaudois.

Louis Monnet a dû sa popularité à son *Conteur* d'abord, puis au charme de sa personne. Il était aimable, bon camarade, toujours en train, sans rival pour présider un banquet populaire ou porter un toast. Ses « revues » humoristiques, au banquet annuel de la Société des carabiniers de Lausanne, faisaient la joie des auditeurs; on l'y retrouve avec sa verve malicieuse, qui lance le trait, mais avec prudence, pour ne pas blesser.

La Tribune de Lausanne:

Ne visant ni à la haute littérature, ni à l'écriture artiste, il avait donné à son journal une physionomie originale en employant le tour d'esprit et le parler vaudois. Les histoires qu'il y contait, ses récits et ses anecdotes avaient la saveur du terroir et l'accent du cru. On peut différer d'avis sur la valeur littéraire de *Favey et Grognuz*; mais il est certain que le peuple vaudois s'y était plus ou moins reconnu et y avait pris plaisir.

Le Nouvelliste Vaudois:

C'est en 1862 qu'il conçut le projet de fonder le *Conteur*, dont le premier numéro fut lancé en novembre de la même année à mille exemplaires. « De ces mille conscrits de la presse lancés à la conquête des abonnés, deux cent cinquante seulement résistèrent, tout le reste fut repoussé avec perte », racontait M. Monnet.

Néanmoins, le journal persista. Les sympathies lui vinrent. M. Monnet sut grouper autour de lui toute une pléiade d'écrivains pleins de verve. Les articles patois de MM. Favrat et C.-C. Dénéreaz, empreints d'une grande finesse d'observation et prenant, dans nos mœurs, les choses sur le fait, amusèrent beaucoup et rendirent bientôt le *Conteur* populaire. Le succès vint et se maintint.

La Revue:

Louis Monnet sut conserver à son journal son caractère bien vaudois, son esprit fait de bonhomie et d'humour, sans vouloir singer jamais les journaux comiques français ni tomber dans les trivialités de certains organes de Suisse et d'ailleurs qui déshonorent les lettres.

Foncièrement Vaudois, Louis Monnet a aimé son canton par toutes les fibres de son être; il n'a cessé de le chanter et d'en conter les historiettes, amusant et instruisant tout ensemble ses lecteurs. Ceux-ci garderont le souvenir de l'écrivain modeste autant que jovial auquel ils doivent tant de récits patriotiques et tant de gaies boutades; ils auront une pensée de reconnaissance pour celui qui, de 1862 à la fin de 1901, sans se lasser, les fit rire tout en leur apprenant à aimer la terre vaudoise.

La Feuille d'Avis de Lausanne:

On sait quel succès obtint immédiatement son journal, qui était véritablement une production du cru. Les petites nouvelles, les bons mots, les morceaux en patois étaient un vrai régal pour tous ceux qui aiment l'âme vaudoise. La vogue du *Conteur* n'a jamais diminué, et lorsque M. Monnet a réuni en brochures ses *Causeries*, il a trouvé aussitôt un public de lecteurs sympathiques. Cette connaissance du peuple vaudois, M. Monnet ne l'a jamais mieux manifestée que dans son *Favey et Grognuz* à l'Exposition de 1878; les types étaient parfaits de vraisemblance et de naturel.

Les obsèques de Louis Monnet ont eu lieu jeudi 24 octobre. Elles ont été fort imposantes. Plusieurs centaines de citoyens, amis du défunt et de sa famille, étaient venus lui rendre

les derniers devoirs. Le Grand Conseil, le Conseil d'Etat et les autorités de Lausanne s'étaient fait représenter par des délégations accompagnées d'huissiers en grande tenue. Au cimetière, M. Etier, de Nyon, président du Grand Conseil, a retracé la carrière de notre ami et a dit en termes éloquentes les titres qu'il avait à l'estime et à la considération de ses concitoyens.

Quinze jours avant cette triste journée, M. Etier avait rencontré le rédacteur du *Conteur*, courbé par la maladie et cheminant péniblement, appuyé sur son bâton.

— Vous me demandez comment je vais, lui avait dit Louis Monnet, hélas! c'est l'automne dans la nature et eh moi-même. Dans peu de temps, ces feuilles d'or que vous voyez aux arbres s'en iront, chassées par le vent âpre, précurseur de l'hiver, et je tomberai avec elles.

Deux articles de L. Monnet.

Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire les deux petits articles ci-après, qui sont des tout premiers que Louis Monnet ait écrits.

LE MARCHÉ DE LA PALUD

Il n'est aucun de nos lecteurs qui, après avoir passé, un samedi matin, sur la place de la Palud, où le marché attire une foule compacte, où, dans les jours pluvieux, des centaines de parapluies s'élèvent et s'abaissent en vous aspergeant la figure, aucun, croyons-nous, qui n'ait dit, en sortant de cette cohue de femmes, de marchands, de choux et de raves, de hottes et de paniers: quel supplice!...

Ces chères dames ne se dérangent guère; elles poursuivent leur conversation, s'inquiétant fort peu si le passage est libre et si vous êtes pressé ou non. Partout des dialogues s'établissent:

— Combien les œufs?

— Six pour trente centimes.

— C'est cher!

— Comment, c'est cher? et quand ils allaient à quatre!

— Et la campagne, comment va-t-elle?

— Oh! voilà, par ce soleil, tout pousse; c'est extraordinaire, je ne sais plus comment vont les choses depuis quelques années; il n'y a plus d'hiver, on ne peut plus se fier à l'almanach... et puis toute cette politique, ces impôts... on ne sait plus comme on vit!...

Puis vous faites dix pas avec peine et vous vous trouvez devant un groupe féminin qui obstrue complètement l'étroite issue laissée entre deux haies de légumes. Il faut vous résigner, ces bonnes femmes s'entretiennent de choses qui les intéressent:

— As-tu tout vendu, Françoise?

— Tout, et je m'en retourne, car j'ai laissé mon bouilli sur le feu.

— Moi, j'ai là un panier que ces *damettes* de Lausanne me marchandent tellement!... mais je les remporterai plutôt que de leur céder un centime.

— Tu feras bien... A propos, la Jeannette à François se marie.

— Tais-toi!... Et avec qui?

— Avec Jacques du coin.

— Eh bien, la pauvre fille n'a pas tout pleuré au berceau...

Enfin, ce babil vous impatienté, vous couvoyez quelque peu à droite et à gauche; les rangs s'entrouvent lentement et vous passez, croyant pouvoir continuer votre chemin, quand, en face de l'Hôtel-de-Ville, il vous faut lutter contre un groupe de gourmets qui choisissent une pièce de volaille qu'un commissionnaire discret portera au restaurateur chargé de l'appréter. Ce sont ces hommes qu'on appelle à Lausanne les *faiseurs de dix heures*. Pour eux, rien n'est au-dessus de ces

petits repas faits à la dérochée. Vive la patrie!... après les bons morceaux.

Prenez patience: un obstacle encore plus terrible vous attend, si vous dirigez vos pas vers la Mercerie. Au bas de cette rue est une cohue impossible à décrire: des pyramides de beurre, des fromages, des ruches à miel, des corbeilles d'œufs encombrant cet endroit. Une foule descend, une foule monte, et le point de rencontre est une affreuse mêlée où les paniers crient, où les hottes déchirent les habits, où les enfants qui s'accrochent à la robe de leur mère ne sont aperçus que lorsqu'on leur marche sur les pieds. De jeunes et vigoureuses paysannes ne cèdent pas un pouce de terrain. Tel homme d'affaires atterré voulant se frayer un passage au milieu d'elles a pu se convaincre plus d'une fois que la force physique n'a pas été départie à l'homme seulement.

O gens pressés, détournez vos pas, prenez le chemin de l'école, plutôt que d'affronter le marché de la Palud. L. MONNET.

TOUT EST COMÉDIE.

... Ceci se passait, il y a quelques jours, sur la place de Montbenon. Il y avait là trois baraques: un musée anatomique, un panorama, une ménagerie et, tout autour, une foule de curieux. Le patron du musée lançait à la foule la réclame suivante, véritable feu d'artifice oratoire: « Ceci est le plus grand musée anatomique qui ait jamais parcouru l'Europe; éclairé, le soir, par 1500 becs de gaz, il peut contenir 1200 personnes! Toutes les grandes scènes de l'histoire y sont représentées. Ce ne sont point des statues immobiles, tout cela bouge, se meut, parle presque... »

« Entrez, profitez du moment, on n'a pas besoin de regarder dans des verres comme au panorama et d'attendre son tour; on entre et l'on voit!... » et l'orgue de Barbarie jouait, dans l'intérieur, une horrible symphonie.

Devant les tréteaux du panorama, on entendait: « Messieurs et Mesdames, c'est le panorama le plus beau qui se soit arrêté dans votre ville. Ici, l'on ne voit pas seulement quelques poupées de cire ou quelques hideux animaux féroces. Non, ce sont des villes entières, des batailles, des mers; c'est l'univers qui se déroule à vos yeux. Vous pouvez, en quelques minutes, parcourir le monde sans vaisseau ni chemin de fer!... »

« ... Entrez et voyez! »

Le cornac de la ménagerie n'en faisait pas moins: « Ici sont les véritables curiosités; nous n'avons besoin ni des ressorts des automates, ni des verres grossissants qui trompent les yeux. C'est la vie, c'est la nature même, c'est le lion rugissant, le serpent des savanes, le tigre, la panthère et tous les animaux remarquables des cinq parties du monde. Entrez, c'est magnifique et pas cher! »

Que dites-vous de ces charlatans, dont chacun cherche à prévaloir sur son voisin?... N'ont-ils pas beaucoup d'imitateurs?

Ici-bas, tout est comédie. L. MONNET.

Les paysans vaudois.

(Souvenir de Grancy.)

Ces vers sont tirés du recueil des *Prémices, récréations poétiques*, que Louis Monnet publia en 1836.

C'est l'hiver, regardez l'aspect de la chaumière,
Comme elle est plus tranquille et comme elle est moins fière;
Portes et fenêtres sont closes avec soin,
Et puis l'on a fermé de feuilles ou de foin
Les trous de la cloison, ou la moindre ouverture
Qui peut donner accès au vent, à la froidure;
Et comme l'on a bien serré soigneusement
Le bois qui doit chauffer, l'hiver, l'appartement.

Le père est près du poêle et, muni de lunettes,
Consulte gravement les dernières gazettes,